4618

Paris 1925

Orange 19

Pour garder les distances

à Monsieur André Breton
à Monsieur Pierre Morhange
à Monsieur Jean Paulhan

Regarder Jouer aux échecs, à la balle, aux jeux nous amuse quelque peu, mais l'avènement d'un art nouveau ne nous préoccupe guère.
L'art est déinvolté pour ailleurs -- il s'agit ailleurs.
Plutôt la vie, c'est la voix d'en face
Mais l'on attendait peu sans doute, après quelques avertissements, que l'aventure fût faite de ces fausses difficultés dont aisément l'on triomphe un peu partout. Nier vraiment que ce s'agissait un jour de triompher
Pour nous il n'est pas tant que l'on réponde de la vie qui nous touche, ni qu'on la force. Il semble bien plutôt qu'un tel dessein recèle pas sans quelque certitude où il ne faut pas s'étonner que nous ne trouvions pas à vivre, tant la vie ici, il en est d'elle comme de la mort.
On voit qu'elle ne saurait pas au juste ce que c'est qu'une défaite -- ni d'ailleurs un triomphe.
Nous poursuivons notre promenade, au passage délivrant de nos propres pièges quelques différences.

Au commencement ils n'étaient pas sans nous donner quelque perplexité. Que tout serait tant éclairci, et nous en éprouvons la déception de deux ou trois réponses faites trop à l'avance

Collection Fac-Similé

Déjà paru :

Correspondance 1924-1925
Œsophage 1925
Marie 1926-1927

Didier Devillez Editeur
B.P. 1463 — 1000 Bruxelles 1 BELGIUM

«CORRESPONDANCE»

© Copyright 1993

by Paul Aron et Didier Devillez Editeur
Tous droits réservés pour tous pays

Collection Fac-Similé

“Correspondance„

préface de Paul Aron

Didier Devillez Editeur

Camille Goemans, Marcel Lecomte et Paul Nougé lancèrent *Correspondance* le 24 novembre 1924. La «revue» (on reviendra sur le mot) compte vingt-deux feuillets numérotés, de couleurs différentes, qui furent suivis par les deux tracts de *Musique* et l'annonce d'un éphémère club de cinéma à l'enseigne du «Cabinet Maldoror» de Gérard Van Bruaene. Mais c'est bien sous l'égide de *Correspondance* que les amis belges d'André Breton signent la pétition des revues *Philosophie*, *la Révolution surréaliste* et *Clarté* contre la guerre du Maroc. Leur activité éditoriale sanctionne donc l'émergence du groupe qui incarnera le surréalisme à Bruxelles.

Les tracts de *Correspondance* ne laissent pas de surprendre. Rédigés de manière uniforme par leurs trois auteurs, dans une langue difficile, parfois précieuse, ils paraissent relever d'une sorte de chiffre, d'un code secret, impénétrable au lecteur non prévenu. Pourtant, comme l'affirmait Camille Goemans à un ami qui lui confiait sa perplexité, leur propos n'est pas de dissimuler quelque objectif second: «Où l'on veut enfin en venir? Comment le cacher qu'on y est, à chaque fois.» Ces textes imposent en même temps leur sens et leur présence. Ils ne sont rien d'autre que ce qu'ils disent et, à condition qu'on veuille lire le réseau serré des allusions qui les forment, ils ne sauraient encourir le reproche d'être obscurs.

Publié une semaine avant que paraisse *la Révolution surréaliste*, et quelques jours après le lancement de *7 Arts* pour la saison 1924-1925 (6 novembre), le premier tract, *Bleu 1*, établit d'emblée quelques-unes des mises à distance auxquelles Paul Nougé restera longtemps fidèle. Il indique la rupture que les futurs surréalistes entendaient opérer avec les autres groupes présents sur la place bruxelloise, autant que la relation complexe qu'ils construisaient à l'égard des écrivains de Paris.

La revue belge *7 Arts* s'apparentait aux thèses défendues par la revue du Corbusier, *l'Esprit nouveau*. L'hebdomadaire de Pierre-Louis Flouquet et des frères Pierre et Victor Bourgeois avait ouvert une «enquête sur la situation internationale du

modernisme . C'est à son orientation que répond le quatrième paragraphe de *Bleu 1*: l' avenement d'un art nouveau ne nous préoccupe guère . Une réaction à l'enquête, publiee dans *7 Arts*, contenait ces mots: L'art a démobilisé. Que faire? VIVRE. Nougé les reprend, legèrement deformés, mais il ajoute «Plutôt la vie, dit la voix d'en face» où l'on entend le titre d'un poème de Breton, et une première allusion au débat sur la poésie qu'evoqueront le paragraphe suivant et le second tract. Quant aux vers qui volent, libres encore , ils sont extraits d'un recueil de l'ami Goemans, publié au *Disque vert*, une maison d'edition homonyme de la revue dirigée par Franz Hellens et Jean Paulhan) que Goemans vient d'abandonner. Ces mots avaient été cités par Pierre Bourgeois dans un compte rendu: c'est à la sécurité passionnée» par laquelle Bourgeois concluait l'éditorial de sa revue, que Nougé veut arracher l'œuvre de son ami Goemans! A cet écart par rapport aux groupes belges correspond» une dernière allusion en forme d'adhésion distante aux thèses de Breton: la dernière ligne de *Bleu 1* se termine sur le terme qui clôt le *Manifeste du surréalisme:* ailleurs .

Rose 2 oriente davantage son propos vers la France. Mais ce texte révèle aussi ce que l'on croit être une des sources essentielles de l'inspiration de *Correspondance*; les premiers écrits de Jean Paulhan.

Paul Eluard et Jean Paulhan animaient en 1920 la revue *Proverbe*. Ils publient l'année suivante, l'un *les Nécessités de la Vie et les Conséquences des Rêves, précédés d'exemples*, l'autre *Jacob Cow le Pirate ou Si les mots sont des signes* (Au Sans Pareil, 1921). Entre ces deux textes, mais aussi entre les œuvres de ces deux auteurs, Goemans installe une série de liens dans *Rose 2*, sur le mode du collage. Les citations d'Eluard *(Le Cœur et Ami? Non ou Poème-Eluard)* sont textuelles. D'autres établissent une dérive à partir de mots-clés, comme cet extrait de la préface d'Eluard à *Les Animaux et leurs Hommes, les Hommes et leurs Animaux:* «Essayons, c'est difficile, de rester absolument purs. Nous nous apercevrons alors de tout ce qui nous lie» (p. 37); ce fragment de texte dont Paulhan se sert pour écrire Pour les proverbes, exemples et autres mots à jamais marqués d'une première trouvaille, combien ce vide autour d'eux les fait plus absurdes et purs, pareillement difficiles à inventer, à maintenir» (p. 55), Goemans le reprendra à sa manière: Le plus difficile sans doute est de se tenir à ce qui se trouve de pur, de vide, et de l'enfermer. On suppose que seulement un débat, une sorte de discussion, noue ce lien que l'on imagine à chaque instant sur le point de se rompre.»

Ici, les allusions obéissent à une «différence» qui devait être parfaitement comprise par les destinataires du tract. Avant la grande rupture de 1922, Eluard était en quête d'une poésie abstraite, faite de mots qui ne laissent pas trace d'idées, où la rime, écho sonore, détournerait l'attention du sens au lieu d'y renvoyer, comme dans la poétique traditionnelle. Mais là où Paulhan et Eluard pouvaient encore voir les enjeux d'un débat littéraire, Breton, jugeant sévèrement ses textes de jeunesse, écrivait: «Je m'étais mis à choyer immodérément les mots pour l'espace qu'ils admettent autour d'eux, pour leurs tangences avec d'autres mots innombrables que je ne prononçais pas.» Il remplaçait ainsi la problématique du proverbe par celle de l'image surréaliste, et renvoyait le débat aux exigences du *Manifeste* (p. 323 . C'est pourquoi les phrases tirées de *Jacob Cow* sur l'illusoire «souci d'un langage parfait» et l'éloge de la «réalité» du langage peuvent encadrer un malentendu supportable», celui qui continue à faire de Paulhan un interlocuteur valable pour ses amis belges.

Découvert par Marcel Lecomte, le bref ouvrage de Jean Paulhan sur les *Hain-Tenys*, dont *Jabob Cow* est issu, développe aussi à propos des proverbes malgaches une

manière singulière d'user du langage. Celle-ci livre en clair, et jusqu'au mot même, ce que s'efforce d'atteindre le groupe *Correspondance*: Le jeu n'était pas trop difficile: il suffisait, en tout cas, de dépayser un événement précis, et de le plonger dans un monde de similitudes et de correspondances» (p. 75 . Les Hain-Tenys, ajoute Paulhan, «étaient dits sur deux tons, et comme prononcés sur deux registres différents. Ils paraissaient contenir des phrases fortes et des phrases faibles» (p. 79).

Ce jeu et ce mode d'accentuation semblent bien avoir guidé la pratique citationnelle du groupe de Nougé. Un changement d'intonation, comme les «phrases fortes de Paulhan (et, plus tard, comme l'a montré Julien Gracq, l'usage de l'italique par Breton imprime une direction imprévue à la pensée, volontiers allégorique. Il s'agit chaque fois de déplacer le sens, de lui infliger le risque de l'incertitude par la modification de son contexte familier.

Ainsi en ira-t-il du poème d'Eluard extrait des *Conséquences des Rêves* et des pastiches plus explicites de *Blanc 7, Jaune 8, Orange 21, Nankin 22.* Deux tracts affirment cette tendance avec une particulière efficacité. Dans *Blanc 7*, Nougé prolonge au-delà de ses limites le texte célèbre de Valéry sur l'architecte Eupalinos, dont l'organisation géométrique constituait le principe fondateur. Goemans, quant à lui, mêle étroitement dans *Nankin 22* des citations de Gide à un texte de son cru, mais qui ne se démarque que faiblement du modèle. L'activité du plagiaire tourne moins *les Faux Monnayeurs* en dérision qu'il ne transforme le statut du texte initial. Le *Journal d'Edouard* se terminait en effet à la date du 12 novembre dans la livraison de juin de la *NRF*: *Nankin 22* porte en exergue «12 décembre». Le commentaire est donc «en avance» sur le roman de Gide. Autant dire qu'il l'achève» sans hésiter.

Paulhan notait enfin dans sa réflexion sur les Hain-Tenys: «cette rêverie cachait une mécanique précise; ce clair-obscur une machine à convaincre» (p. 80 . De même, par les répétitions de fragments, les transformations légères des textes et des noms, *Correspondance* relève d'une stratégie concertée. Les tracts veulent inaugurer ce «plan de désorganisation méthodique» dont Breton a bien perçu le projet chez ses amis belges (p. 930).

Tirés à moins de cent exemplaires, distribués gratuitement à des destinataires différant souvent d'un numéro à l'autre, les tracts de *Correspondance* réalisent sans doute le plus faible degré d'organisation que l'on accepte d'une revue littéraire. Mais ses auteurs n'attendaient pas qu'ils manifestent leur efficacité au nombre de cibles touchées. Ils réservaient leurs traits à quelques auteurs influents, placés à des lieux précis de l'institution littéraire, anticipant de fait l'exigence que formula Walter Benjamin en 1934: «Un auteur qui n'apprend rien aux écrivains n'apprend rien à personne.»

Confinés dans le cercle de l'avant-garde, les prospectus de *Correspondance* défendaient une entreprise qui ne voulait pas établir sa raison sociale. Ils impliquaient, comme le disait Goemans, «le reniement de toutes les manifestations artistiques de l'époque» (p. 196). Mais cette disqualification ne se limitait pas au plan théorique. Elle désignait le lieu précis où s'éprouve l'éthique des écrivains contestataires: le rejet de la reconnaissance publique, voire l'interruption de la carrière artistique elle-même. Goemans, Lecomte et Nougé ont voulu être des auteurs qui refusaient de se laisser prendre à leurs propres moyens; ils prétendaient inventer une méthode conforme à leur projet, une manière d'intervenir dans le monde littéraire sans se laisser corrompre par ses lois et ses bénéfices symboliques.

Albert Thibaudet avait établi, dès 1924, que le dilemme du surréalisme serait d'incorporer à la littérature la fuite hors de la littérature . C'est la raison pour laquelle Nougé remplace la phrase de Paulhan: «Nous nous aidons à inventer sur le langage deux ou trois idées justes par ce qui deviendra le leitmotiv de son entreprise: Nous nous aidons à inventer sur le réel deux ou trois idées efficaces» *Orange 19*.

On comprendra que c'est par fidélité à cet idéal dont la présente réédition rappelle sans doute le caractère utopique qu'à un certain moment *Correspondance* ait jugé bon de prendre congé de Marcel Lecomte, le 21 juillet 1925. Mais peu après, c'est à eux-mêmes autant qu'à leurs lecteurs que les membres du groupe ont adressé le laconique billet: *Correspondance* prend congé de *Correspondance*». Cette ultime carte de visite reprend les mots du premier tract, comme pour attester une fois encore la permanence de leurs convictions.

Paul Aron
octobre 1992

Note bibliographique:

Les allusions des tracts ont été partiellement éclaircies par Marcel MARIËN, *L'activité surréaliste en Belgique*, Bruxelles, Le Fil rouge/Lebeer-Hossmann, 1979. Une lecture des reflexions a voix basse a été tentée par Léon SOMVILLE, dans *Les Avant-gardes littéraires au XXe siecle*, ss la dir. de Jean Weisgerber, Budapest, Akademiai Kiado, 1984, p 416-421

Les citations sont tirées des ouvrages suivants: Walter BENJAMIN, *L'auteur comme producteur*, in *Essais sur Bertold Brecht*, Paris, Maspero, 1978; Id. *Paris, capitale du XIXe siecle*, Paris, Le Cerf, 1989, p. 843; Id. *Le surréalisme*, in *Mythe et violence*, Paris, Les Lettres Nouvelles, 1971, p. 313; André BRETON, *Œuvres complètes, I*, Paris, Gallimard, 1988; Paul ELUARD, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1968; Camille GOEMANS, *Ecrits*, Bruxelles, Labor, 1992, p. 193 et suiv.; Id. *Lettre à Robert Guiette*, 12 janvier 1925 (A.M.L. 4468); Jean PAULHAN, *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du livre précieux, 1966; Albert THIBAUDET, Du Surréalisme , *Nouvelle Revue Française*, 1923, I, p. 340.

22 novembre 1924

BLEU I

RÉPONSE A UNE ENQUÊTE SUR LE MODERNISME

1 On conquiert le monde, on le domine, on l'utilise; ainsi, tranquille et fier, un beau poisson tourne dans ce bocal.

2 On conquiert le mot, il vous domine, on s'utilise; ainsi, tranquille et fier.....

3 Surgit une difficulté, tant on a de peine à ne pas s'entendre.

" Par des paroles imprévues, délibérées
Nous conjurons l'accoutumance ,,

On rougirait peut-être de les retrouver engluées à la " sécurité passionnée ,, d'un modernisme aussi bien portant.
Rassurez-vous, elles volent, libres encore.

4 Regarder jouer aux échecs, à la balle, aux sept arts nous amuse quelque peu, mais l'avènement d'un art nouveau ne nous préoccupe guère.
L'art est démobilisé par ailleurs, il s'agit de vivre.
Plutôt la vie, dit la voix d'en face.
Nous poursuivons notre promenade, au passage délivrant de nos propres pièges quelques différences.

5 Il devient trop aisé maintenant de ne découvrir en tout cela qu'une coupable utilisation de l'espace, de l'instant, de notre cœur. C'est un vice de jeunesse qui, négligé, s'accuse. Il risque d'emporter son homme.

6 Puisqu'il en est temps encore, permettez-nous de prendre congé.
Sans doute reviendrons-nous -- ailleurs.

PAUL NOUGÉ

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Wilde 10, rue de Parme

PAUL ELUARD.

Les Hain-Tenys malgaches et les exemples de Paul Eluard pourraient, d'une certaine manière, se rencontrer. Un langage proverbial comme celui-ci, on dirait de proverbes mis bout-à-bout...

LE CŒUR

Le cœur a ce qu'elle chante,
Elle fait fondre la neige,
La nourrice des oiseaux.

il semble lorsque le dernier mot est dit (Le Cœur), que ce soit une victoire remportée sur l'espace. Le plus difficile sans doute est de se tenir à ce qui se trouve de pur, de vide, et de l'enfermer. On suppose que seulement un débat, une sorte de discussion, noue ce lien que l'on imagine à chaque instant sur le point de se rompre. Mais ne faut-il pas que l'inspiration soit ici la condition essentielle et permanente?

La rime, si elle n'était peut-être ce qui déroute le sens, ce qui le met en défaut, quelles mauvaises raisons n'y aurait-il pas de la défendre. Le mieux serait alors de n'en plus parler, et le plus sûr : il y paraît. Le combat du poète et de la rime, on voit qu'il s'agit de versification. Ce n'est pas si mal pensé. On touche au secret. Que l'on aille un peu plus loin...

Ami? Non
ou
Poème-Eluard à Jean Paulhan.

Notre réunion est aussi pure que les verres de la table avant le repas.
Nous sommes nombreux.
Nous ne chantons pas, nous ne rions pas, nous ne pleurons pas,
Nous parlons peu.
Nous ne faisons des gestes qu'en rêve,
Nos yeux sont noirs chez l'un, bleus chez l'autre, gris chez moi,
Mais il est nécessaire,
Nécessaire que nous ne nous connaissions pas.

PAUL ELUARD.

(Extrait des Conséquences des rêves)

La réalité juge de tous côtés. Ce grand malheur ne souffre pas l'allusion. On songe à quelque malentendu supportable, parfait.

CAMILLE GOEMANS.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weert, 10, rue de Parme

10 décembre 1924

VERT 3

CLIN D'ŒIL A LA LITTÉRATURE D'APRÈS-GUERRE ET D'UNE NÉGLIGENCE DE MONSIEUR PHILIPPE SOUPAULT.

Basile ne prend pas de repos. Il est toujours des romanciers, tout récemment Philippe Soupault, et d'autres pour déplorer que l'on ne s'intéresse au roman, au poème, au reste, mais ils ne connaissent pas Basile.

Et que Basile ait quelques sentiments, des idées, il n'y aurait sans doute personne qui s'en plaindrait, mais il y croit si curieusement, si curieusement il en parle, que le mépris vient vite sans doute pour quelques-uns qui sont modestes, le disent il est vrai, mais l'encouragent, l'entourent...

Les heures du jour, peut-être la nuit quelques unes, il entreprend tout ce qui est fragile, moyen ou solide, tout, car avec son application il triomphe. On voit qu'il ne sait pas au juste ce que c'est qu'une défaite - ni d'ailleurs un triomphe. Dès lors les conférences, les poèmes sont en train de se suivre, « la pipe en terre ». Ainsi Dada, l'art nègre, une ou deux écoles littéraires apparaissent, leur mine est singulière après avoir été heurtées, caressées et même si singulières que l'on se risque à réfléchir. « Est-ce bien Dada, l'art nègre, ces écoles, ou la petite partie, ou moins encore? »

A la fin, l'on est sûr de Basile. On ne l'est plus que de lui.

MARCEL LECOMTE.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weirt, 10, rue de Parme

20 décembre 1924

ORANGE 4

D'UN FILM PÉRILLEUX OU DE L'ABUS DES RÉALITÉS

à Jean Paulhan
peut-être

il semblait qu'un tel soin à ce que toute chose nous atteignît de surprise, et la plus coutumière, ne se laisserait pas à son tour surprendre. Que l'abondance des précautions et des ruses préserverait d'une emprise aussi décidée.

Mais le film qui soudain se déroule, saisit au dépourvu; et nous-mêmes.

Voici paraître le sentiment qui d'habitude agite les acteurs, les auteurs :

FAIRE CROIRE QUE TOUT ARRIVE

On aura beau par la suite dénoncer la misère des jugements habituels, la duplicité de l'esprit sincère et qui, disant le vrai, voit le faux, dans le même moment.

La ressemblance perdue, comment négliger un pareil accident?

Cette manière d'invulnérabilité dans la transparence, dans l'absence d'épaisseur, rien, semble-t-il ne pouvait nous toucher d'avantage. Nous ne soupçonnions pas le scrupule moral qui se mettait à la traverse.

Aussi faut-il le dire :
ce n'est pas le sentiment de la réalité, ni le sentiment de l'arbitraire, ni de l'absurde, qui nous agite. Ni le peu de réalité.

On n'a pas fini de se méprendre.

Nous nous aidons à inventer sur le réel deux ou trois idées efficaces.

PAUL NOUGÉ

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Meyer, Place de Parme

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Tel usage que l'on fait de la psychologie, de la mémoire, de l'exemple, que l'on croit décisif, qui ne manque pas de l'être, il semble qu'il eut fallu se défier.

Un singulier retour, parfois, l'œuvre de Marcel Proust remonte le cours de ces distractions et de quelques autres, le côté par où elle consent ou parait consentir aisément qu'on la prenne, comment douter encore du temps perdu.

Ni qu'il s'agisse d'explications dont nous puissions nous contenter. Ou bien, que faudrait-il que l'on imagine? Quelle place faudrait-il que l'on donne aux événements?

Ni de revivre.

On songe plutôt à quelque nouvelle façon de penser, d'écrire, à un monde que l'on pourrait croire arbitraire, tant il ne tient que de lui-même, tant il ignore cet autre que l'on dit qu'il imite et qui pourtant est bien plus près de l'imiter.

Ainsi les découvertes où l'on prenait enfin quelque repos, il est regrettable seulement que ce soit d'une manière telle que l'on voit bien pour finir qu'on en est prisonnier. Ailleurs, pour peu qu'on les néglige, elles ont moins de prix sans doute, mais quel autre, et qu'il n'est plus si difficile de leur donner.

CAMILLE GOEMANS.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weirt, 10, rue de Parme

PLAINTE CONTRE INCONNU ET DE L'INCONVÉNIENT PEUT-ÊTRE DE TROP D'APPLICATION.

Nous nous prenons à suivre les personnages de monsieur Pierre Drieu La Rochelle; Gonzague, Guy la Marche, Liessies, Stan, entourés de leurs petits groupes d'hommes et de femmes, nous nous prenons d'une sorte de regret qui tient à la façon qu'ils ont d'apparaître dans chacun des récits. On les lit dans l'ordre où on les a réunis en volume. Il semble que ces personnages se soient à ce point débarrassés de quelques traits, l'amour aidant -- qui n'était que trop vrai -- et qu'aprés le second ou le premier récit déjà...

Au commencement ils n'étaient pas sans nous donner quelque perplexité. Que tout se soit tant éclairci et nous en éprouvons la déception de deux ou trois réflexions faites trop à l'avance

Parmi quelques jeunes femmes, Sue, nous la constatons bien plus que Stan sans doute et pour quelle découverte que nous croyons que l'on peut faire?

D'un tel aboutissement qui soit aussi précis, qui ne nous laisse plus douter, comment ne pas nous tourmenter un peu car il nous paraissait que l'on nous réservait au moins quelque surprise et pas une à rebours et que cette « valise vide »...

Mais il serait peut-être maladroit de s'attarder à ces nouvelles, de se soucier outre mesure de l'avenir de ces jeunes hommes.

Aussi conviendra-t-il d'aller attendre ailleurs monsieur Pierre Drieu La Rochelle - ou bien, surtout ailleurs.

MARCEL LECOMTE.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weirt, 10, rue de Parme

DELIRE DE SOCRATE

Socrate : C'est par quoi pour l'instant je ne m'en soucie. Ou plutôt...

Phèdre : Achève.

Socrate : " Achève "... sans doute... mais s'il en était temps encore, n'est-ce pas cela même qu'il conviendrait d'éviter? Achever, peut-être, Phèdre, est-ce s'achever qu'en somme il faut dire?

Phèdre : Quel démon soudain t'agite, Socrate, étranger à ton démon?

Socrate : O Phèdre trop fidèle!

Phèdre : O le plus insidieux des maîtres! Que me proposes-tu? jusqu'où m'entraîneras-tu, langue merveilleuse, - et ta troublante sagesse...

Socrate : Qu'elle te trouble jusqu'à la défiance. Cette langue dangereuse, ce rêve de mouvement... Aussi bien, faudrait-il, hélas! que Socrate s'en défie.

Phèdre : Ami cruel, ah! c'est une deuxième agonie, une deuxième mort que tu me réservais!

Socrate : Ecoute. Souviens-toi, ces géomètres et leur artificieuse ou trop réelle rigueur; cette fallacieuse élégance menant une figure a une autre, et puis encore, pour se résoudre enfin à celle que l'on souhaitait, dont on possédait l'image et toutes les raisons, - cette feinte avance où il convient de ne discerner que la marche égale et sans surprise d'un retour... dis, Phèdre? N'est-ce pas ainsi qu'invinciblement défaillait ce que vous imaginiez jaillir de mes absences profondes? Songe, Phèdre, quel jet pur, mais qui retombe, et la fatale attraction. Je dévoilais, j'affirmais : point de géométrie sans parole. Mince extase; implacable, ô dévorante certitude! Mais qui donc m'eût averti, moi, l'ami de Dioclès, que toute parole me devenait étrangère, qui ne sous-entendît, que n'emprisonnât une manière de géométrie? Si bien qu'à la fin de...

Phèdre : Cependant, Socrate, à son exemple, ta parole construisait, elle créait, et la connaissance... Mais j'ai perdu ton image, Socrate...

Socrate : ...à la fin de ma fausse aventure, à quel prix trop vil ne m'étais-je pas débarrassé de tout ce qu'il convenait d'atteindre! Eh! oui, le connaître, le construire, ainsi misérablement se confondent; je m'édifiais, je m'enfermais, aveugle, je tournais dans ma chambre de paroles; et dans cette invisible prison, guéri de mes hasards, bien avant la ciguë...

Phèdre : Arrête, impie, tu disais vrai, ton rhéteur de l'autre monde travaille sinistrement nos ombres dépourvues; pour cette action détestable, que les dieux le confondent, celui qui te dicta pourtant les discours parfaits d'un architecte...

Socrate : Trop parfaits, sans doute. Mais ne l'accuse pas, enfermé qu'il est comme toi-même dans l'opaque clarté de ses propres discours, à tout jamais prisonnier, — comme Socrate, quand cet autre qui l'exerce maintenant l'abandonne pour quelque jeu imprévu, ou pour...

PAUL NOUGÉ

" Correspondance "
226, rue de Mérode, Bruxelles
Imp. J. De Wilde, 1, r. de Prume

31 janvier 1925

JAUNE 8

LA PRÉCAUTION INDISCRÈTE
OU LES FRÈRES DURANDEAU

Ces charmants quiproquos, ces méprises, l'on n'imaginait pas au juste où ils allaient mener, que ce serait à se perdre de cette manière, et au point trop facilement peut-être de se retrouver. Il semble qu'il ait suffi de Philippe Soupault pour que se dissipe de soi-même l'espoir que l'on avait gardé d'encore pouvoir se méprendre, et que les précautions ne seraient pas de cette sorte, qu'après elles l'on voit bien qu'il ne s'en peut trouver qui ne soient inutiles.

L'on attendait peu sans doute après quelques avertissements que l'aventure fût faite de ces fausses difficultés dont aisément l'on triomphe un peu partout. Ni à vrai dire, qu'il s'agirait un jour de triompher. Pour nous, ce n'est pas tant que l'on réponde de la vie qui nous touche, ni qu'on la force. Il semble bien plutôt qu'un tel dessein n'aille pas sans quelque certitude où il ne faut pas s'étonner que nous ne trouvions pas à vivre, tant la vie ici, il en est d'elle comme de la mort.

Qu'aussi adroitement le Bon Apôtre arrive à se résoudre, il nous en vient sans doute quelque regret. Mais une telle activité, cette assurance dans le passé, dans l'avenir,

Aquarium, Rose des vents, Les champs magnétiques, L'invitation au suicide, Westwego, Wang-Wang, Chansons, Le Bon Apôtre, A la dérive, En joue, Voyages d'Horace Pirouelle, Louis Pasteur, William Blake, Gandhi, La décadence de l'Angleterre, S'il vous plaît (trois actes) Vous m'oublierez...(sketch),...

comment douter encore; que reste-t-il qui soit si périlleux.

CAMILLE GOEMANS.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weirt, 19, rue de Parme

10 février 1925

ORANGE 9

D'UNE CONFÉRENCE DE MONSIEUR ANDRÉ LHOTE

Le... décembre 1924 André Lhote est venu à Bruxelles pour faire une conférence sur la peinture. L'on sait que c'est l'un des meilleurs peintres français modernes et l'on connaît assez ses critiques curieuses de la Nouvelle Revue Française.

Il y a des esprits qui ne nous semblent pas heureux. Ils se défient des écrivains français qui viennent en Belgique pour faire des conférences. Ils sont indisposés contre ceux-ci au point de leur prêter toutes les fois des intentions qui tiendraient de la mystification, au moins de la moquerie. Ils sont persuadés... Ils ne distinguent point qu'il n'y a là vraiment que des façons charmantes, un peu de paradoxe... n'est-ce pas, monsieur Lhote?

Mais monsieur André Lhote a parlé avec distinction, on ne pourrait assez le dire. C'est avec bien de l'agrément qu'on a pu observer la marche de sa conférence, assez vive. Nous y avons prêté la plus grande attention. Une pensée si habile à manier son objet, à le réduire. Tels passages imprévus qui ont été amenés de façon si aisée. Telles façons d'éclaircir nous ont beaucoup touché. Rien surtout qui fût feint...

Nous ne comprenons pas qu'il ait pu se trouver des gens pour se méprendre encore.

MARCEL LECOMTE

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weirt, 10, rue de Parme

20 février 1925

VERT 10

L'IMPRUDENTE CLAIRVOYANCE DE MONSIEUR JEAN CASSOU

Que Messieurs Breton, Aragon, Eluard, et à leur suite quelques autres, tâchent à impliquer dans une vaste aventure le plus grand nombre d'esprits qu'il soit donné d'atteindre, il semble bien que l'on n'en puisse douter longtemps.

Et si les moyens le plus propre à servir ce dessein, une certaine brutalité, une apparence un peu grossière, ne réussissent à les fléchir, le moins que l'on aperçoive est qu'ils règlent leurs démarches sur un sentiment très pur de l'efficace.

Posent-ils la question du suicide? Une pincée de poètes, de prosateurs, de vulgarisateurs s'empressent docilement vers la mort, s'achèvent, pour mieux dire. Une gentille revue vient ainsi tomber aux pieds des chasseurs. S'ils se gardaient de la ramasser, les blâmerions-nous?

Mais qu'une accalmie traverse le curieux tumulte que soulève tel manifeste de Monsieur André Breton, la voix égale de Monsieur Jean Cassou se laisse aller à discourir.

Il faut l'entendre.

Entreprendre de cette manière Monsieur André Breton, réclamer un cri d'alarme, large et bienfaisant...

nous ne doutions pas qu'il fut aisé de mettre à nu la faiblesse inéluctable des manifestes. Mais de cette pauvreté, de l'ordinaire pauvreté des sentiments qui les engendrent, en venir à la misère des sentiments de Monsieur André Breton, — il importe de saisir sur le vif pareil abus de l'intelligence.

Comment ne pas déplorer le dommage que s'inflige cruellement Monsieur Jean Cassou, ce laisser aller aux pentes habituelles de la pensée, et qu'il ne résiste point à cette tentation? Car ce n'est pas de constater la puissance lyrique d Monsieur Breton, ni que Monsieur Louis Aragon soit tout simplement le meilleu prosateur français vivant, qui le puisse tirer de ce mauvais pas.

Des habitudes acquises au maniement des textes et de l'histoire servent honnêtement Monsieur Cassou. On croit découvrir cependant qu'elles finissent par le mener à faire confiance aux écrits qui le retiennent, à ne considérer que les détours et les pièges qu'on y peut relever, à négliger ce qu'en deçà d'un texte il peut demeurer qui soit feint, dont les mots ne sont pas les signes, mais deviennent, à l'encontre des habitudes littéraires, les instruments fidèles de quelque désir.

Et des formules heureuses que Monsieur Jean Cassou propose à l'usage de l'écriture. comment admettre qu'il n'en use comme de simples formules? Il nous rend difficile à penser que de proclamer une profonde hypocrisie suffise à l'imprégner de cette vertu précieuse.

Oublierait-on :

« Athys, lorsqu'il est parvenu à dire à Chryse... »

et le bel objet qui, pour peu que l'on s'y prête, vient se ranger auprès de celui-là? On n'ignore pas que Monsieur Jean Cassou semble abandonner par moment ses exercices critiques, qu'il demande à l'écriture d'autres services, qu'il se plaît à conter, parfois.

Il nous faudra lui souhaiter de « perdre l'habitude » avant que de le plaindre d'une victoire trop facile et qui le prive, au nom de la vanité chronologique et du souci d'altruisme, de quelques choses essentielles.

« J'affirme pour le plaisir de me compromettre »

Fallait-il croire aux satisfactions coutumières, plutôt qu'aux avantages que l'on peut déceler à semblable plaisir, si proches peut-être de ceux que l'on voit à la prudence exercée?

Il nous semble plus utile de saisir d'autre manière Monsieur André Breton et deux ou trois de ses amis.

En nous, par exemple.

Mais nous n'imaginons pas que certains nous entendent.

PAUL NOUGÉ.

" Correspondance ,,

226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Winter, 10, rue de Parme

LOUIS ARAGON
ET LE RETOUR PEUT-ÊTRE DU VERT 10

« Ecrire rappelle les détournements de mineurs : il n'y a pas, dit Louis Aragon, de pensée qui soit à maturité au moment qu'on la fixe... »

Mais que faut-il que l'on imagine, quel usage de la pensée qui la délivre d'une angoissante solitude, qui l'arrête.

Ou de quelle singulière maturité qui ne soit point l'habituelle nous veut-on donner à croire?

« Il n'y a plus grand'chance qu'elle se dépasse, qu'elle s'oublie... » mais faute peut-être de quelque soin assez peu ordinaire, d'une opinion sans doute moins assurée et qui se garde de ne compter que légèrement toutes les trahisons.

Ne peut-on s'aviser encore de quelque peu probable sincérité. Se peut-il que l'on impose des limites à la défiance dès le moment qu'une fois l'on est venu à se défier?

Une aptitude particulière de l'esprit peut-être trop exercé à d'autres; un souci de l'exactitude que toute exactitude déçoit; il semble que le curieux tourment dont s'agite Louis Aragon ne s'alimente de rien d'autre que de sa décevante habileté. Que l'aventure où récemment on l'a vu s'engager prenne de cette connaissance qu'il a presqu'infaillible des règles du jeu de société, de la portée de la parole, une efficacité qui paraît bien être telle qu'il la souhaite jamais, rien de plus sûr.

Pourtant, quel profit que l'on soupçonne aujourd'hui qu'il en peut tirer, quel terrible avantage; aussi peu que l'on incline à le confondre avec elle comme il semble apparaître qu'il fait quelques autres; à ce prix même il peut douter que quelques inquiétudes qui nous sont venues de la lecture de ses ouvrages soient près de se dissiper, qu'il soit fait justice enfin de quelque dernier scrupule.

Le témoignage de M. Jean Cassou, la manière qu'il a, après quelques autres, de ne pas croire si facilement que Louis Aragon vienne jamais à se perdre, l'on voit mieux peut-être le danger qu'il y a de poursuivre sous une opacité délibérée, de plus en plus délibérée de l'écriture, une route qui soit, à laquelle il faut bien faire ce crédit qu'elle est incertaine.

Certaines habitudes et leur force, bien qu'elles trouvent à s'utiliser; une facilité où l'on s'étonnera peut-être, tant elle tient de la perfection, que nous imaginions une sorte de négligence; Louis Aragon se fait ainsi à chaque coup le prisonnier de son bonheur, de l'heureuse chance de ses paroles, eût-il même le dessein de nous avertir.

D'un pareil abandon qu'il fait au réel ne faut-il pas conclure à une forme de désespoir, à la résolution, pour plus de souplesse peut-être et de mobilité, de se tenir quitte de tout un ordre de difficultés intérieures.

CAMILLE GOEMANS.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Wilde, 19, rue de Parme

QUELQUES RECHERCHES DANS LA CONSCIENCE DES HÉROS DE CONRAD

L'on ne peut s'empêcher de constater que la manière dont semble user monsieur Albert Saugère pour entreprendre Dostoïewski paraît être brutale. Elle est à tout le moins très ferme, mais on ne peut douter non plus de l'avantage, de la portée.

Les personnages de Conrad, ils nous paraissent bien faits pour que l'on s'y attache, pour être mieux connus. Monsieur Albert Saugère doit le penser sans doute car il connaît très bien ceux de Dostoïewski.

« Conrad garde toujours au sentiment une valeur d'inquiétude qui accuse la responsabilité, contrairement à la plupart des romanciers qui sont tentés d'accorder au sentiment un visage d'irresponsabilité. »

« Rien ne manquerait à ces héros s'ils ne manquaient pas à eux-mêmes. Par cela le plan de la douleur est déplacé... »

Ainsi l'on prend plaisir, un curieux plaisir peut-être à toucher tant de différence. Mais ne serait-ce aussi avec ce sentiment de trop de clairvoyance. On connaît l'embarras.

MARCEL LECOMTE.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weert, [illegible] rue de [illegible]

20 mars 1925

BLANC 13

D'UNE MORT, DES VIVANTS ET DES MORTS

« ... l'affirmation de ce positivisme psychologique, de ce classicisme moderne »...

dès l'abord, on s'exerce à nous donner le sentiment d'une disgrâce sans remède. Ce qui tente d'échapper au désastre, on le guette de toute part, l'on exige, semble-t-il, que rien ne subsiste qui ne tienne du cadavre.
Déjà l'on définit, l'on « témoigne » — on dirait d'un tombeau que l'on scelle.

Au travers de ces brutalités immédiates, du dégoût qu'on y peut savourer, peut-être faut-il que l'on distingue, avec moins de rancœur, une manière de comédie : quelques-uns qui ne sont que des morts grossiers, bruyants, et qui entourent, célèbrent, le triste simulacre qu'ils viennent d'ériger.
Ils se plaisent à le reconnaître. A se reconnaître. Ils se condamnent ainsi, avec une sévérité qui nous dispense d'intervenir.

Nous revenons à celui qui sut se défendre de leur approche, à nous-mêmes qui nous sentons troublés, surpris dans l'habitude de le saisir à l'extrême de quelques pensées abstraites, au défaut de deux ou trois certitudes. Il s'en évadait cependant, impuissantes qu'elles étaient à conjurer un débat intérieur où nous voulons rencontrer le meilleur de lui-même.
Mais ces évasions, ces retours, déplorerons-nous qu'il ne s'assure tous les avantages qu'on leur suppose?

« Se comprendre et comprendre l'homme sont les seules occupations qui aient un sens dans la vie. » Il ne cesse de donner du front contre cet obstacle illusoire

Ainsi, une partie si mal engagée qu'on l'imaginait perdue — mais tant de soin à sauvegarder sa maigre chance, une telle constance des scrupules et de l'application,

il nous faut reconnaître enfin à quelle profondeur ses démarches nous atteignent et les périls qu'il dénonce à frôler ainsi sa perte.

Qu'il se perde vraiment, dès lors comment y croire? Comment négliger une aventure qui vient à chaque instant brouiller et rompre ce réseau intellectuel par quoi il rêvait de la cerner, d'en préfigurer le déploiement.

Consentirions-nous à ce que la mort nous prive de ceux-là qui nous font espérer encore quelque surprise, quelque menace sérieuse?

PAUL NOUGÉ.

" Correspondance "
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Wilde, 1, rue de Parme

D'UNE IMAGINATION DE MONSIEUR VALERY LARBAUD

« Il y a l'expression d'un sentiment bien des fois éprouvé, le résultat d'une expérience souvent faite par beaucoup d'entre-nous... »

il semble que l'on soit fondé de craindre que la rencontre, tant de bonheur aussi n'arrête dans son cours le joli poème de Logan Pearsall Smith. De quel curieux embarras on le trouve mêlé, de quel poids affaiblie une pensée délicate :

l'on imagine l'air de liberté, la couleur du sentiment qui l'en verrait s'alléger.

C'est à quoi tient ici ou paraît tenir le sort de M. Valery Larbaud, du lecteur (ce lecteur idéal qu'il suit dans les épreuves)

et cette terre promise, ce pays rêvé qu'ils atteignent ensemble. Au point que l'on doute, à le si bien connaître, à toucher toutes les bornes de la main, s'il faut, s'il est possible d'y voir autre chose qu'une sorte de reflet, la figure exacte du départ.

Ainsi, certaines différences, ce fossé qui sépare le lecteur, l'auteur : de quelles habitudes il se creuse, l'on en éprouve les effets décevants.
Où l'on se plaît encore de s'en croire couvert, l'on marche demi-nu. Dans le vrai, elles trahissent quelque secrète illusion, le travers de quelques-uns qui ont accoutumé de faire aux ressources ordinaires de l'esprit une confiance imméritée.

Ils y gagnent partout ce visage immobile, la vanité de la conversation, et ce goût médiocre de la vie qui la fait par moitiés consentir à la mort.

CAMILLE GOEMANS.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Wener, 15, rue de Parme

10 avril 1925

ORANGE 15

JOHN BROWN
QUELQUES CONFIDENCES AVANT NOS MANIFESTATIONS ET NOS MANIFESTES

La revue « Philosophies » tient à un mouvement qui semble bien considérable. Le billet de monsieur Pierre Morhange nous donne le sentiment d'une force curieuse, de quelque chose de grandiose qui se prépare, qui s'annonce. Pourtant nous ne pourrions l'entendre, son langage, son mysticisme renouvelé, sa métaphysique, cela qui est si imposant au moins d'une certaine manière.

On éprouve en effet quelque mal à le suivre. On ne sait trop vraiment comment il conviendrait que l'on engage ici les choses et la situation de monsieur Pierre Morhange nous semble un peu avantageuse. Elle est peu vulnérable. Elle n'est pas sans grandeur. Et s'il n'est pas douteux que ce que l'on pourrait lui dire ne le toucherait point, paraîtrait ridicule, c'est qu'il nous semble fait à tous les sacrifices, à tous ceux de la foi, du fanatisme. Cela le sauverait quoi qu'on fasse.

Au point où en sont cependant les choses, il sera bien curieux d'attendre...

Le numéro 4 de « Philosophies » contient une enquête, « Votre méditation sur Dieu » et l'on y lit « La façon dont se formeront en vous les questions provoquées par le mot Dieu sera trop révélatrice pour que nous vous en imposions quelqu'une »

Ainsi conviendrait-il que monsieur Pierre Morhange songeât à son billet.

MARCEL LECOMTE.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. G. De Weert, 15, rue de Parme

20 avril 1925

ROUGE 16

RÉFLEXIONS A VOIX BASSE

pour A. B.

La défiance que nous inspire l'écriture ne laisse pas de se mêler d'une façon curieuse au sentiment des vertus qu'il lui faut bien reconnaître. Il n'est pas douteux qu'elle ne possède une aptitude singulière à nous maintenir dans cette zône fertile en dangers, en périls renouvelés, la seule où nous puissions espérer de vivre.
L'état de guerre sans issue qu'il importe d'entretenir en nous, autour de nous, l'on constate tous les jours de quelle manière elle le peut garantir.
Nous lui devons d'éprouver l'extrême de la tentation, certains moyens aussi de la mettre en échec.
Ce tour précaire, cette démarche équivoque, une sournoise humilité, — est-il d'autre raison de lui être fidèle?

... L'on peut faire en sorte de croire ici à un abus de confiance, aux cruautés habituelles du langage naïvement sollicité.
L'on imaginerait la venue d'un doute essentiel, et que l'on se veuille palper comme un objet pour s'assurer de sa propre existence.
Il faut alors qu'émergent les intentions les plus secrètes, que se définissent de précieuses incertitudes. L'on se rassure doucement, si l'on avance en soi comme dans un monde de formes et de couleurs immobiles. Il n'en est plus bientôt qui ne se doivent reconnaître.
L'on s'arrête enfin lorsque tout est nommé, que l'on peut se relire comme une page d'écriture.

Si le drame que l'on soupçonnait franchit ces lèvres obstinément serrées, s'il en vient à se dénouer dans la clarté trompeuse des confessions sans réticences, comment alors ne pas s'émouvoir?
Pareille surprise du langage, il semble qu'intervienne une habitude mal conjurée.
Nous faudrait-il songer à l'audace malheureuse, aux révoltes sans lendemain?

« Les mots sont sujets à se grouper selon des affinités particulières, lesquelles ont généralement pour effet de leur faire recréer le monde sur son vieux modèle. »

Une semblable clairvoyance demeure sans doute le gage de quelque rupture profonde, imprévisible.

PAUL NOUGÉ.

" Correspondance "
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Wert, 15, rue de Flandre

MOURIR DE NE PAS MOURIR
DE PAUL ELUARD

L'on imagine Paul Eluard se découvrant dans ses poèmes, prenant au contact des mots la vigueur qu'il met à s'en défendre, et de quel mouvement, de quelle intensité est faite pour lui la poésie. De telle sorte que l'on voit bien plus que son effort le porte à se frayer un chemin, à percer l'éclat aveuglant des paroles, à écarter ce qui tend à le séparer de lui-même, et de nous. S'il reste ce cristal sans défaut que d'aucuns ne peuvent du moins, ou n'osent considérer sans émotion, c'est pourtant qu'à travers lui ne porte aucune ombre sur son personnage, que la leur qui viendrait assez vite à le défigurer.

D'une similitude de sentiments, peut-être il serait hasardeux de conclure aux effets de la construction. Et ce n'est point ensemble que nous faisons de tels poèmes, ni, semble-t-il, par la vertu de quelque opération inverse.

L'on suppose que seulement la fatigue, ou peut-être un accident, pourrait ici mettre fin à la découverte, ensevelir ce que Paul Eluard tient pour la poésie, ce mystérieux, ce véritable, cet éternel.

Où l'on constate une opinion étonnante par la simplicité en même temps que certain mépris capital, et le danger qu'il y aurait un jour de se les clairement définir.

Ainsi, certaines préoccupations, le cours de l'inquiétude, si l'on ne se garde pourtant d'un souci plus direct de l'avenir, d'un retour un peu brutal dans le passé, il arrive sans doute qu'on les précède de quelque observation trop juste qu'il sera par la suite délicat de reprendre. Et que l'on songe à la promptitude dévorante de certains esprits, à cette sorte d'indifférence où ils peuvent atteindre, il semble du premier coup...

CAMILLE GOEMANS.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Wiget, 10, rue de l'orme

JOSEPH DELTEIL

« C'est en songeant en notre for intérieur à Jacques Rivière que nous nous appropriions à beaux cris le droit d'user jusqu'à l'absurde et jusqu'à l'épouvantable de toute la grande liberté. »

L'hommage de Joseph Delteil à Jacques Rivière nous intimide un peu, car il contient telle et telle chose que l'on ne pourrait pas s'empêcher de reprendre malgré qu'on l'ose à peine.

Faut-il que l'on s'excuse?

Car plus loin :

« Et moi, qui me targue volontiers de me cacher et de me fuir sans cesse et d'être à peu près inconnu du genre humain, je sais que Jacques Rivière me connaissait un peu. »

Monsieur Joseph Delteil, se dit très réservé mais il ne paraît pas non plus être sans assurance. Il lui arrive ainsi de ne pas s'épargner. Aussi bien semble-t-il assez peu se soucier de lui-même. Cela n'engage à rien n'est-ce pas. Comment répondrait-il?

Il conviendrait peut-être qu'il se désillusionne et qu'il se débarrasse d'une pudeur soudaine. Des articles sont là et deux ou trois critiques.

Mais il n'est pas aisé de parler de ses livres. C'est qu'il nous rend la tâche curieusement difficile. Sur le Fleuve, Amour, Choléra, les Cinq Sens... pleins de santé, de force...

L'on imagine aussi tout ce qui embarrasse et ce qu'il faudrait faire pour ne se point garder contre trop d'enthousiasme.

MARCEL LECOMTE.

" Correspondance "
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weirt, 10, rue de Parme

POUR GARDER LES DISTANCES

à Monsieur André Breton
à Monsieur Pierre Morhange
à Monsieur Jean Paulhan

Regarder jouer aux échecs, à la balle, aux 7 arts nous amuse quelque peu, mais l'avènement d'un art nouveau ne nous préoccupe guère.
L'art est démobilisé, par ailleurs -- il s'agit de vivre.
Plutôt la vie, dit la voix d'en face.
Mais l'on attendait peu sans doute, après quelques avertissements, que l'aventure fût faite de ces fausses difficultés dont aisément l'on triomphe un peu partout. Ni à vrai dire qu'il s'agirait un jour de triompher.
Pour nous ce n'est pas tant que l'on réponde de la vie qui nous touche, ni qu'on la force. Il semble bien plutôt qu'un tel dessein n'aille pas sans quelque certitude où il ne faut pas s'étonner que nous ne trouvions pas à vivre, tant la vie ici, il en est d'elle comme de la mort.
On voit qu'ils ne savent pas au juste ce que c'est qu'une défaite -- ni d'ailleurs un triomphe.
Nous poursuivons notre promenade, au passage délivrant de nos propres pièges quelques différences.

Au commencement, ils n'étaient pas sans nous donner quelque perplexité. Que tout se soit tant éclairci, et nous en éprouvons la déception de deux ou trois réflexions faites trop à l'avance.
Ainsi, certaines préoccupations, le cours de l'inquiétude, si l'on ne se garde pourtant d'un souci plus direct de l'avenir, de quelque retour un peu brutal dans le passé, il arrive sans doute qu'on les précède de quelque observation trop juste qu'il sera par la suite délicat de reprendre. Et que l'on songe à la promptitude dévorante de certains esprits, à cette sorte d'indifférence où ils peuvent atteindre, il semble du premier coup...

La défiance que nous inspire l'écriture ne laisse pas de se mêler d'une façon curieuse aux sentiments des vertus qu'il lui faut bien reconnaître. Il n'est pas douteux qu'elle ne possède une aptitude singulière à nous maintenir dans cette zône fertile en dangers, en périls renouvelés, la seule où nous puissions espérer de vivre. L'état de guerre sans issue qu'il importe d'entretenir en nous, autour de nous, l'on constate tous les jours de quelle manière elle le peut garantir.
La réalité juge de tous côtés. Ce grand malheur ne souffre pas l'allusion. On songe à quelque malentendu supportable, parfait.

Nous nous aidons à inventer sur le réel deux ou trois idées efficaces. Mais nous n'imaginons pas que certains nous entendent. Et l'on n'a pas fini de se méprendre.
Puisqu'il en est temps encore, permettez-nous de prendre congé. Sans doute reviendrons-nous -- ailleurs.

CAMILLE GOEMANS MARCEL LECOMTE PAUL NOUGÉ

" Correspondance "
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weert, 16, rue de Parme

DE LA SAGESSE
DE QUELQUES SIGNES MENTEURS

à Monsieur Marcel Arland.

Lucien :

La beauté de ces instants et notre bonheur, je les avais sentis. Et si fort que je me disais : voici le point le plus aigu de ma vie.
Je n'avais point rêvé de femme qui eût sa grâce. Quant je vis Madeleine, je n'ai point rêvé son amour. Sa grâce et son amour, elle m'en a fait un don si démesuré, que, si je songe a un seul de nos instants, c'est une meurtrissure. Elle parlait, je reconnaissais ses paroles, parce qu'elles étaient dans mon âme. Je me répétais : voici le point le plus aigu de ma vie. Je suis parfaitement heureux. Quelque desir, je n'en puis former.
Comprendras-tu, Etienne, si la douleur m'est venue, soudaine, violente, jusqu'au désespoir, c'est que je pensais que rien de plus beau que ce bonheur ne m'arriverait jamais -- et que ce bonheur ce n'était que cela.

Etienne :

C'est une étrange ressemblance, Lucien, qui unit nos destinées. Révolté contre Dieu, contre les hommes, contre moi-même, il semblait que je fusse livré a quelque puissance redoutable, à quelque force plus puissante que les choses et m'entrainant jusqu'où les lois divines et humaines me paraissaient se confondre en une terrifiante liberté.
Cette liberté, hélas, peut-être la force nous a manqué de lui répondre. Mon désir, à ces hauteur, fléchissait. Sitôt qu'il m'abandonna, je me sentis abandonné. Cet echec où j'allais, cette défaillance, Lucien, devions-nous aboutir à nous si bien connaître, et, semblables à nous-mêmes...

Lucien :

J'ai cru parfois que nous n'étions pas dignes de notre richesse. C'est en perdant mon amour, et dans le moment que je le perdais, qu'il me sembla que je l'avais conquis. Conquête singulière! Conquête véritable pourtant!

Etienne :

Il en faut croire, sans doute, notre aveuglement. Déjà nos gestes, nos paroles étaient marqués du signe de la disgrâce. C'est contre notre désir...
Lucien, je doute aujourd'hui si je fus lâche. Ou plutôt, il semble que ma honte n'est point tant d'avoir faibli sur le bord de la rivière où je m'allais jeter. Lucien, êtes-vous sûr d'avoir agi? Êtes-vous sûr de votre courage? Ou....

Lucien :

Qu'en serait-il de moi, Etienne? Faut-il encore que je doute d'avoir vécu? N'aurai-je fait que d'attester l'immensité du vide et mon propre néant?
Mon désespoir pourtant est réel. Je voulais trouver la paix et ne le pus. Quelle est donc cette force qui nous tire hors de nous, et nous harcèle, qui nous emplit d'une fureur que nous croyons sacrée, et nous pousse à nous détruire nous-mêmes?

Etienne :

Il me semblait, Lucien, dans cette existence que je m'étais choisie, qu'il ne se pouvait rien exiger de soi que nous n'eussions exigé. Je n'ai rien dit, rien fait, que je n'aie porté à la hauteur d'une sorte de pathétique. C'est la présence de Dieu qui me paraissait ainsi exalter jusqu'à mes faiblesses.
Ah! Lucien, quel pauvre sentiment nous avions de nous-mêmes, et de la vie. Quel soin nous avons pris de nous épargner.

Lucien :

Faut-il vous croire, Etienne. Y avait-il au fond de nous déjà je ne sais quelle résignation, quelle méconnaissance de notre pouvoir. Serait-il vrai que dès le premier moment nous ayons composé avec nous-mêmes, avec le monde. Et cette harmonie qui faisait notre tourment supportable, ou qui l'allait faire : Etienne, quel étrange soupçon qui vient l'altérer...

CAMILLE GOEMANS.

" Correspondance "
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weirt, 10, rue de Parme

LA GUÉRISON SÉVÈRE

à Jean Paulhan

Depuis que l'on m'a permis de sortir, je passe les heures de soleil dans le jardin de pois, auprès de la fontaine. Juliette est assise à mes côtés, elle est comme elle n'a cessé d'être pendant cette maladie. Il m'arrive d'écouter parfois, avec quelque surprise, le bruit lointain de nos paroles. Mais j'écoute et je regarde sans plaisir. Je ne puis me prêter à ces mots, à ce paysage épuisés, il semble dès avant leur découverte. Je suis « là et là », peut-être.

Seule me retenait, au commencement, cette sorte de clairvoyance où je croyais discerner une promesse de guérison, une assurance de moi-même. Il ne fallut que peu de jours pour dissiper ce sentiment. Il me semble maintenant que les phrases que j'employais au fort de la maladie me seraient à nouveau d'un grand secours. Je les sollicite, mais on les dirait sourdes à mon appel. Peut-être ce décor d'une mobilité plus vive, cette lumière un peu dure... Cependant, je retrouve chaque jour la certitude que mon corps me précède dans une voie où se refuse à s'engager ma pensée. Les mouvements de mes jambes et de mes mains ont repris une aisance singulière, et qui rend difficile l'indifférence...

Je ne sais comment il m'est advenu de prononcer le nom de Simone. Juliette était penchée sur cet ouvrage de broderie qu'elle n'abandonne plus, qu'elle imagine sans doute propre à la délivrer de préoccupations moins faciles à réduire. Bien qu'elle ne relevât pas la tête, je crus aussitôt que ce nom venait d'une habitude de mes lèvres plus qu'il ne tenait de mes pensées. Et qu'ainsi... Mais c'est dans cet instant que je retrouvai dans toute leur vigueur les phrases que j'avais utilisées au cours de ma maladie. Non que j'aie réussi, comme alors, à les situer dans ce paysage que j'avais sous les yeux : plutôt l'effet d'une véritable surprise intérieure. C'est ainsi qu'il me revint que j'étais fort, que j'étais beau, que j'étais clair, que j'étais jeune -- et soudain, que j'inventai cette phrase qui, d'un seul tenant, se mit à la traverse : « Je me rassure ».

J'éprouvai peu après la nécessité de peser par dessous ces traits de mon caractère dont j'ai si bien pris l'habitude, ce goût de clairvoyance et de défaut qui me fait, où je n'aime, plus méfiant et supposant mieux quelque illusion. Je ne me parlais qu'à moi-même. Je commence de savoir que tout cela ne se pouvait traduire sans dommage, et que je fus la première dupe de mon adresse. Oui, je fus habile à me tromper sur le sens de la valeur de ma guérison. Et cette habileté se trouve être seule aujourd'hui à justifier la présence de Juliette près de moi, et en moi deux pensées qui se contredisent.

L'abandon que j'avais fait de Simone dès les premiers instants de ma maladie, je reconnus qu'il était le signe d'une négligence intime dont je n'avais pas consenti jusqu'alors à me laisser avertir, où peut-être il m'avait plu de vivre. Je n'avais pas compris que l'importance de Simone tenait au danger véritable qu'elle m'imposait, que l'amour qui me liait à elle -- maintenant, je ne pouvais le méconnaître -- possédait cette nécessité essentielle que je venais de découvrir, dans le temps de la convalescence, aux battements réguliers de mon cœur, au jeu de ma poitrine. Par la grâce de cet amour dangereux, je percevais que cette lucidité immobile, à quoi pourtant je ne cessais de m'appliquer, ne me pouvait satisfaire; et qu'elle porte, il me faut l'avouer enfin, tous les stigmates de la mort.

Mais je ne puis guère parler de ces choses qui ne sont pas seulement de moi. Je ne puis que soupçonner, comme si je tâtais dans l'ombre, ce défaut de moi-même qui dépouille ce qui m'entoure de sa fraîcheur et de sa nouveauté.

Ainsi, la guérison que je supposais n'était que le consentement à ma faiblesse. Je me sens faible; mais en même temps j'ai de la joie à ne pas me tenir libre désormais de reproches à me faire. L'impression même que je reçois de ma faiblesse est nouvelle, elle est l'impression d'une faiblesse à combattre -- tant j'éprouve à présent et à la faveur de ce tort avoué, une autorité inattendue.

Celle-là même que j'enviais à Simone lorsqu'elle ne pressentait pas en moi ce trop pauvre secret, et qui me fait découvrir aujourd'hui des moyens moins précaires pour m'opposer à cette facilité que l'on prend à se perdre.

PAUL NOUGÉ.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weert, 105, rue de Parme

JOURNAL D'EDOUARD

à Monsieur André Gide
à Roger Martin du Gard

20 novembre

Laura m'annonce que, cédant à mes conseils, elle épouse Félix Douviers. Je me croyais en droit pourtant d'espérer un peu de chagrin.

A cela même, il me faut reconnaître quelle obscure confiance m'animait encore. Sa pensée partout accompagnait la mienne et la brutalité de la rupture m'arrache à peine de mon aveuglement. Et que je ne puisse dépouiller son image de tous ces agréments dont je l'avais ornée, il me semble toucher là le point le plus aigu de ma souffrance, de mon dépit.

J'admirais son goût, sa curiosité, sa culture. Parure inutile, parure trop pesante. Je l'aimais. Et peut-être je me détachais d'elle dans le même moment que je me détachais de moi. Mes vertus me paraissent grandies. Elles ont changé. Je ne suis plus le même. Il fallait que j'expie mon erreur. L'amour de Laura, notre amour, je sentais autour de nous le cercle de son vol. Je travaillais à me ressembler, et rien qui ne portait quelque trait échappé de cette ressemblance, je ne le tins pour véritable.

Mais Laura existe enfin. A quel prix, hélas.

Elle parle, elle vit, c'est un autre être : j'en prends conscience peut-être pour la première fois. Il me semble que je ne fus jamais ainsi sensible à la grâce, à l'amour. Et que ce soit aujourd'hui que Laura me quitte, et que je désespère.

30 novembre

La figure d'Olivier aimante mes pensées, elle incline leur cours.

Il m'avait amené son ami Bernard. Olivier et Bernard, il semble que je ne puisse dans mon esprit les séparer l'un de l'autre, et bien que pour quiconque ils soient sans doute très différents. Il m'importe moins auprès d'eux de tout à fait bien m'expliquer, de tout à fait bien me comprendre. Mes paroles ont alors un poids, une densité que je n'éprouve pas ainsi à l'ordinaire, et je prends plaisir plutôt à les manier, à m'en servir.

J'avais formé le dessein de leur offrir tel livre qu'ils choisiraient, et, tandis qu'avec une sorte de fièvre, ils fouillaient sous mes yeux les rayons d'une boutique en plein vent, je me reprochais de mettre tant de bonne grâce à me laisser séduire. Et non pas que je me sois aveuglé sur ce point ou défendu d'exiger qu'Olivier et quelques autres me prêtent certain concours dont je n'entends point me passer. Mais il m'apparut que je l'allais trop fortement lier à ces visages qu'un jour peut-être je ne pourrais me défendre d'aimer. Je ne pus m'empêcher de craindre aussi le pire, et quelque malheur survenant, que je n'en sois la victime, si la force me manquait de m'en détacher. La beauté d'Olivier, cette nécessaire beauté, le prix que je

l'estime, quel signe n'est-ce pas qui justifie mes craintes. Et peut-être déjà mon existence dépend de la sienne.

Cette chaleur qui me vient du contact des êtres, cette vie précipitée, pourrai-je me garder jamais de la confusion qui me menace, à laquelle je n'ai fait encore que succomber.

10 décembre

Le bizarre c'est que lorsque Oscar Molinier m'a montré des vers d'Olivier, j'ai donné à celui-ci le conseil de chercher plus à se laisser guider par les mots qu'à les soumettre. Et maintenant il me semble que c'est lui qui, par contre-coup, m'instruit.

Le sentiment de l'art... Ce qui me touche d'abord, à quoi je ne puis rester insensible. Et chaque fois je me heurte à une sorte de certitude qui se dresse en travers de mes démarches, immobilise ma volonté.

Cet embarras que j'éprouvais devant Olivier était réel. Et, sans doute, il attendait autre chose, et peut-être qui ne fût pas un conseil. Moi-même, d'ailleurs. Il importe peu, sans doute, que ses poèmes me plaisent, ou ce serait qu'à ce plaisir j'attache quelque vertu essentielle. Pourtant, guidé par lui, il me semble l'éprouver à ce déchirement intérieur parfois, que n'ai-je sacrifié de moi qui fait peut-être que je ne puis supporter sans presque de l'horreur, toutes ces qualités où l'on me retrouve et où je ne puis me reconnaître. Cela même, où je voyais la pureté, il m'arrive aujourd'hui de le tenir pour rien au regard de celle qui m'apparaît dans la dégradation de la forme.

CAMILLE GOEMANS.

" Correspondance ,,
226, rue de Mérode, Bruxelles

Imp. J. De Weert, 10, rue de Parme

LE 28 JUILLET 1925

" CORRESPONDANCE "

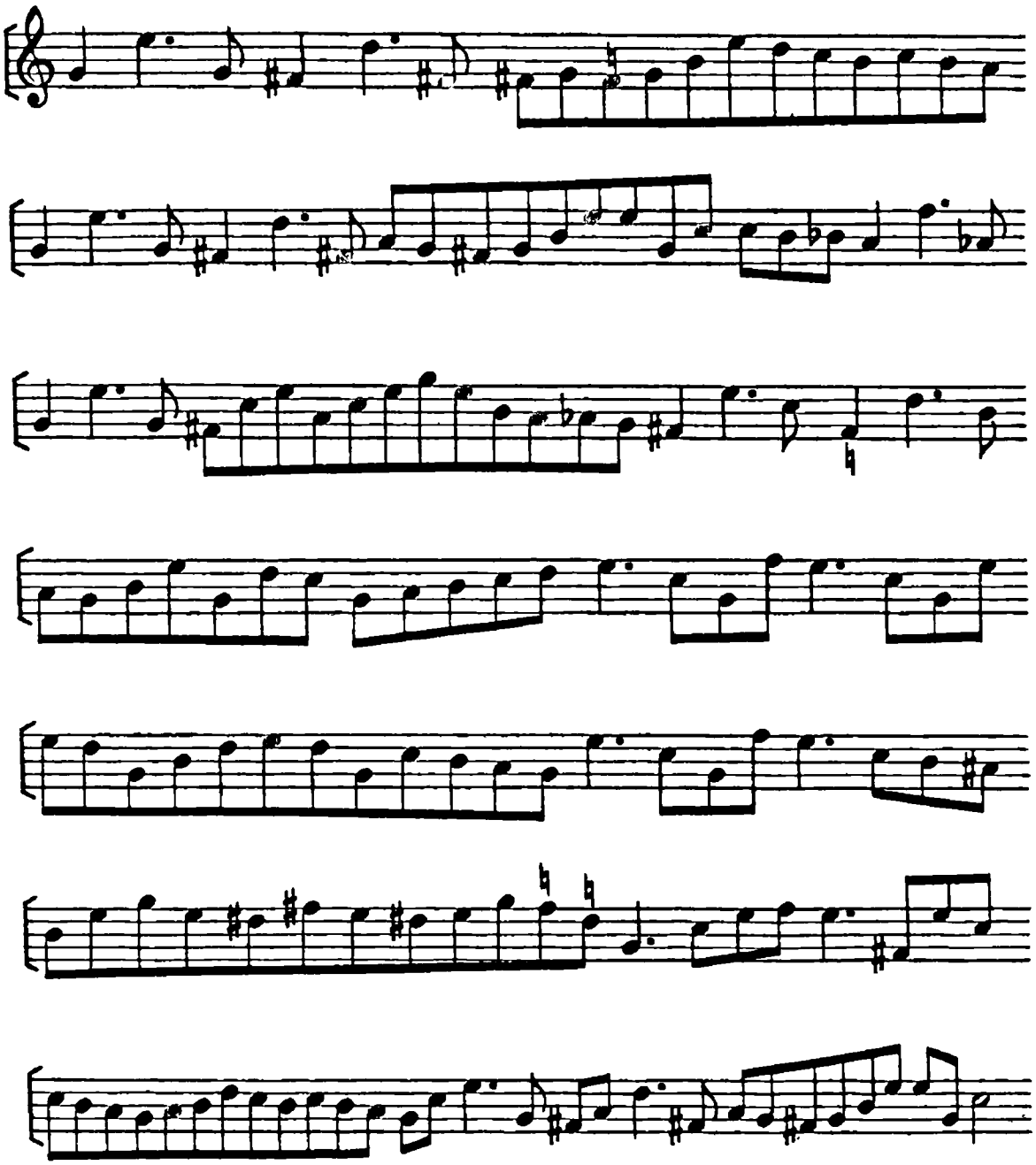
PREND CONGÉ DE

MARCEL LECOMTE

AVENUE FOCH, 69 BRUXELLES

TOMBEAU DE SOCRATE

à ces Messieurs...



PAUL HOOREMAN - ANDRÉ SOURIS.

‚Correspondance'
Avenue Foch, 69, Bruxelles.

Grav. et imp. J. De Vissschouwer, Evers-Bruxelles.

FESTIVALS DE VENISE

1 L'inquiète sécurité que laissent paraître quelques musiciens, comment nier qu'elle ne tienne à cette manière de confiance qu'ils gardent encore aux moyens qui leur restent.
L'habileté qu'ils déploient pour différer l'inévitable confrontation avec une réalité que d'autres déjà ont subie, serait bien faite pour nous décevoir à jamais si l'on n'y découvrait pourtant -- si l'on n'y voulait découvrir le témoignage certain de leur désespoir.
Le tour de quelques recherches ne saurait nous leurrer plus longtemps. Ne cesseront-ils de confondre les moyens d'existence avec l'existence même ?

2 Certaines préoccupations, le cours de l'inquiétude, si l'on ne se garde pourtant d'un souci plus direct de l'avenir, de quelque retour un peu brutal dans le passé, il arrive sans doute qu'on les précède d'observations trop justes qu'il sera par la suite délicat de reprendre. Et nous songeons à la promptitude dévorante de certains esprits, à cette sorte d'indifférence où ils peuvent atteindre, il semble du premier coup....

3 La défiance que nous inspire l'écriture ne laisse pas de se mêler d'une façon curieuse au sentiment des vertus qu'il lui faut bien reconnaître. Il n'est pas douteux qu'elle ne possède une aptitude singulière à nous maintenir dans cette zône fertile en dangers, en périls renouvelés, la seule où nous puissions espérer de vivre.
L'état de guerre sans issue qu'il importe d'entretenir en nous, autour de nous, l'on voit tous les jours de quelle manière elle le peut garantir.

4 L'avènement d'un art nouveau ne nous préoccupe guère. L'art est démobilisé par ailleurs -- il s'agit de vivre.

5 Nous nous aidons à inventer sur le réel deux ou trois idées efficaces.

Paul HOOREMAN -- André SOURIS

" Correspondance "
Avenue Foch, 69, Bruxelles

Imp J De Wand, 10, rue de Parme

Aussi certaines promptitudes, le cours de l'inquiétude, si l'on se garde pourtant d'un sous plus direct de l'avenir, du quelque retour un peu brutal dans le passé, il arrive sans doute qu'on les précède de quelque observation trop juste qui il serait par la suite délicat de reprendre. Et quand on songe à la promptitude dévorante de certains esprits, à cette sorte d'indifférence où ils peuvent atteindre, il semble du premier coup ...

La défiance que nous inspire l'écriture ne lui ne pas de se mêler d'une façon curieuse aux sentiments des vertus qu'il lui faut bien reconnaître. Il n'est pas douteux qu'elle ne possède une aptitude singulière à nous maintenir dans cette zône fertile en dangers, en périls renouvelés, la seule où nous puissions espérer vivre. L'éternelle guerre sans issue qu'il importe d'entretenir en nous, autour de nous, l'on sent lutte tous les jours de quelle manière elle le peut garantir.

La réalité juge de tous côtés. Le grand malheur ne souffre pas l'allusion. On songe à quelque malentendu supportable, parfait.

Nous nous aidons à inventer sur le réel deux ou trois idées efficaces. Mais nous n'imaginons pas que certains nous entendent. Et l'on n'a pas fini de se méprendre.
Puisqu'il en est temps encore, permettez-nous de prendre congé sans doute revisiterons-nous ailleurs.

Camille Goemans Marcel Lecomte Paul Nougé